

PÈRE CYRILLE ARGENTI

**L'ÉGLISE AU III^E SIÈCLE
À TRAVERS LES PÈRES**

Ces textes sont adaptés des émissions radiophoniques du Père Cyrille Argenti, diffusées sur Radio-Dialogue, radio œcuménique marseillaise dont il fut l'un des fondateurs.

Livret n° 12

Copyright : Radio-Dialogue 2008

HYPPOLITE DE ROME

LA TRADITION APOSTOLIQUE

Grâce à Hyppolite de Rome, nous possédons des textes liturgiques et des témoignages de la façon dont les sacrements étaient célébrés à Rome, au début du III^e siècle. Cela est particulièrement précieux car la vie liturgique est un maillon essentiel dans la Tradition de l'Église. La liturgie témoigne, davantage que tout écrit personnel de tel ou tel Père, de la grande Tradition apostolique. La liturgie du III^e siècle, en particulier, est un document capital pour la connaissance de l'orthodoxie. En effet, saint Hyppolite nous fournit le texte le plus ancien que nous possédions d'une prière eucharistique, la prière centrale de la liturgie. Dans cette prière eucharistique se trouve la structure même de la liturgie orthodoxe, conservée jusqu'à nos jours, structure qu'on retrouvera d'ailleurs vers la fin du III^e siècle à Alexandrie, dans la liturgie de Sérapion, et en Syrie, à Édesse, dans la liturgie des saints Addée et Mari.

1. La prière eucharistique d'Hyppolite

Le texte lui-même est une eucharistie, un remerciement. Il commence par un dialogue initial que nous retrouvons aujourd'hui encore dans toutes les liturgies : « - Le Seigneur soit avec vous. - Et avec ton esprit. - Élevons nos cœurs. - Nous les avons vers le Seigneur. - Rendons grâce au Seigneur. - Cela est digne et juste. » Puis suit la grande prière, qui est un chef d'œuvre de concision romaine et d'orthodoxie doctrinale : « Nous te remercions, ô Dieu, par ton enfant bien-aimé Jésus Christ que Tu nous as envoyé, en ces derniers temps, comme Sauveur, Rédempteur et Messenger de ta volonté. »¹ La prière s'adresse au Père, elle est une prière de remerciement, d'eucharistie et elle se fait au nom du Seigneur Jésus.

La personne du Christ

Ensuite on décrit, on explique qui est Jésus Christ : « Il est ton Verbe inséparable, par qui Tu as tout créé et en qui Tu as mis toutes tes complaisances. Tu l'as envoyé du ciel dans le sein d'une vierge. Il a été conçu et s'est incarné. Il s'est manifesté comme ton Fils, né de l'Esprit Saint et de la Vierge. »¹ Nous voyons dans cette phrase très courte et très ramassée l'essentiel de la foi orthodoxe. Oui, le Christ est le Verbe, le Logos, le Fils unique inséparable du Père, par qui tout a été créé. Il est le créateur avec son Père et avec son Esprit, le Verbe éternel du Père, incarné dans le sein d'une vierge par la puissance de l'Esprit Saint. Nous ne répéterons jamais assez cette confession de foi, fondamentale car elle fonde l'Église. C'est la confession de foi de Pierre, à laquelle le Christ répond : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église »². Voilà la pierre de notre foi : Jésus

est le Verbe éternel, inséparable du Père, né d'une vierge, incarné par l'opération du Saint Esprit.

L'économie du Fils

La liturgie de saint Hyppolite proclame ce mystère et rappelle ensuite toute l'économie du Fils : « Il a accompli ta volonté et pour t'acquérir un peuple saint, Il a étendu ses mains tandis qu'Il souffrait pour délivrer de la souffrance ceux qui croient en Toi. Tandis qu'Il se livrait à une souffrance volontaire pour détruire la mort [nous retrouvons la parole que nous chantons pendant tout la période pascale : « Par la mort, Il a vaincu la mort »], briser les chaînes du diable, fouler aux pieds l'enfer, répandre sa lumière sur les justes, établir l'alliance et manifester sa résurrection, Il prit du pain, Il Te rendit grâce et dit : "Prenez, mangez, ceci est mon corps qui est rompu pour vous." De même pour le calice, Il dit : "Ceci est mon sang qui est répandu pour vous. Quand vous faites ceci, faites-le en mémoire de Moi." »²

Nous retrouvons à peu près mot pour mot les paroles de notre liturgie eucharistique aujourd'hui : il est bouleversant de voir que dès le début du III^e siècle on célèbre le mystère liturgique avec pratiquement les mêmes paroles que celles que nous employons de nos jours.

Ensuite, on continue de faire mémoire de l'œuvre du Fils. C'est ce que nous appelons aujourd'hui la prière d'anamnèse, de mémorial, puisque le Christ a dit : « Faites ceci en mémoire de Moi », nous ajoutons : « Nous souvenant donc de sa mort et de sa Résurrection, nous T'offrons le pain et le vin et nous Te rendons grâce de nous avoir rendu dignes de nous tenir devant Toi et de Te servir. »¹ C'est ce que nous appelons la grande prière d'anaphore, d'oblation, ou d'offrande, que l'on nomme aussi élévation. On oublie cependant quelquefois que l'élévation n'est pas – comme une déviation tardive pourrait nous le faire croire – une présentation du pain et du vin consacrés pour les adorer, mais une offrande du pain et du vin par l'Église au Père, afin qu'Il envoie son Esprit pour les consacrer.

La descente de l'Esprit

Ici, nous avons le sommet de la partie montante de la liturgie : le pain et le vin qui ont été apportés par les fidèles, qui ont été remis aux diacres, que les diacres ont apportés au moment de l'offertoire à l'évêque – comme dans la liturgie aujourd'hui – sont offerts par l'évêque à Dieu en mémorial de la mort et de la Résurrection du Christ. Donc, après avoir remercié le Père, après avoir évoqué toute l'œuvre salutaire du Fils en offrant le pain et le vin qui représentent encore son corps et son sang, nous allons demander la descente du Saint Esprit : « Et nous te demandons d'envoyer ton Esprit Saint sur l'offrande de ton Église sainte, de rassembler dans l'unité tous ceux qui la reçoivent pour qu'ils soient remplis de l'Esprit Saint qui affermit leur foi dans la vérité et que nous puissions ainsi Te louer, Te glorifier par ton enfant Jésus Christ. »³

C'est l'épiclese : nous supplions Dieu le Père d'envoyer son Saint Esprit sur l'offrande de l'Église, afin de changer l'offrande de l'Église en l'offrande même du Christ, afin de changer le pain et le vin en corps et sang du Christ et en

même temps de rassembler dans l'unité tous ceux qui vont recevoir ce pain et ce vin pour qu'à leur tour ils soient remplis d'Esprit Saint.

Nous voyons à quel point cette prière est ramassée, mais on y trouve déjà tous les éléments essentiels de la prière eucharistique de l'Église orthodoxe aujourd'hui : remerciement au Père, évocation de toute l'œuvre du Fils, invocation pour la descente du Saint Esprit afin que nous soyons remplis de sa présence.

Malheureusement, la liturgie de saint Hyppolite se perdra et déjà dans la liturgie de saint Ambroise, à la fin du IV^e siècle, cette invocation au Saint Esprit ne figurera plus. C'est le début d'une dérive liturgique qui sera accentuée par Charlemagne, quand il généralisera la liturgie romaine à tout l'Occident, alors que la Gaule et l'Espagne avaient jusque là encore conservé la prière au Saint Esprit. Elle s'est perdue en Italie, au cours du IV^e siècle, pour des raisons que nous ignorons, et il faudra attendre Vatican II pour que l'Église de Rome retrouve l'épiclese et la place du Saint Esprit dans la liturgie. Il y aura comme une éclipse de plus de seize siècles dans la tradition liturgique d'Occident.

Il est cependant merveilleux de constater qu'à Rome, au début du III^e siècle, la liturgie conserve encore une structure parfaitement orthodoxe, se terminant d'ailleurs, comme toute prière eucharistique, par une doxologie finale : « Par Lui [c'est-à-dire par Jésus Christ], gloire à Toi, au Père et au Fils, avec l'Esprit Saint, dans ton Église sainte maintenant et dans les siècles des siècles. »⁴

2. La Liturgie baptismale

L'enquête sur les catéchumènes

Saint Hyppolite nous donne également un témoignage de la liturgie du baptême à la même époque. Il nous rappelle d'abord ce qu'est alors l'enquête sur les catéchumènes, c'est-à-dire les précautions que l'on prend avant de baptiser quelqu'un. Il y aura des métiers auxquels il faudra renoncer pour se faire baptiser :

« Si quelqu'un est proxénète [c'est à dire entretient des prostituées], qu'il cesse ou qu'on le renvoie. S'il est sculpteur ou peintre, qu'on lui enseigne à ne plus fabriquer d'idoles, qu'il cesse ou qu'on le renvoie. S'il est conducteur de chars, lutteur ou s'il assiste aux spectacles de lutte, s'il est gladiateur ou s'il apprend aux gladiateurs à combattre ou s'il s'occupe de chasses ou s'il est officier public qui organise les jeux de gladiateurs, qu'il cesse ou qu'on le renvoie. [Au cours de ces jeux sanglants, on tuait des gens pour le plaisir.] Un soldat qui est nanti de pouvoir, qu'on ne lui permette pas de mettre à mort, s'il en reçoit l'ordre qu'il ne le fasse pas, qu'on ne lui permette pas de prêter serment, s'il ne l'accepte pas, qu'on le renvoie. Celui qui possède le pouvoir du glaive ou le magistrat d'une cité qui porte la pourpre, qu'il cesse ou qu'on le renvoie. [On ne peut pas à la fois tuer et demander le baptême. Le magistrat ou le bourreau qui condamnent à mort, le soldat qui accepte de mettre à mort, doivent renoncer au sang et à leur forme de vie avant d'accepter le baptême.] De même, qu'une prostituée ou un pédéraste ou quelqu'un

qui s'est mutilé soit renvoyé car il s'est souillé. Sorciers, astrologues, devins, interprètes des songes, faux monnayeurs, fabricants d'amulettes doivent cesser, sinon qu'on les renvoie. Celui qui a une concubine, qu'il cesse et qu'il prenne femme selon la loi, s'il refuse, qu'on le renvoie. »⁵

On ne peut pas se livrer à la superstition, à l'astrologie, aux horoscopes et être baptisé. Nous voyons l'équilibre entre les différents péchés capitaux, que ce soit le péché contre la chair, le péché contre la vie humaine ou les différentes formes d'idolâtrie : ce sont des empêchements au baptême.

Ensuite, il y a le catéchuménat : trois ans de préparation au baptême. Ce n'est pas une petite chose que de se préparer au baptême, c'est vraiment un choix décisif de style de vie.

La célébration du baptême

Saint Hyppolite nous décrit ensuite la façon de célébrer le baptême. Nous avons de nouveau un témoignage liturgique extraordinaire de la façon dont on célébrait le baptême à Rome au début du III^e siècle. Il y avait une triple immersion, comme dans l'Église orthodoxe aujourd'hui, et à chaque immersion correspondait une confession de foi dans les Personnes de la Sainte Trinité :

« Celui qui le baptise lui impose la main sur la tête et lui demande : "Crois-tu en Dieu le Père Tout-Puissant ?" Celui qui est baptisé répondra : "Je crois". On le baptise alors une première fois en lui tenant la main posée sur la tête. Puis on lui demande : "Crois-tu au Christ Jésus le Fils de Dieu, né par l'Esprit Saint de la Vierge Marie, qui est mort et a été enseveli, qui est ressuscité le troisième jour vivant d'entre les morts, qui est monté aux cieux, qui siège à la droite du Père et viendra juger les vivants et les morts ?" Quand celui-ci aura répondu : "Je crois", il le baptisera une nouvelle fois. Et puis il lui demandera : "Crois-tu en l'Esprit Saint dans l'Église Sainte ?" et celui qui est baptisé répondra : "Je crois". On le baptisera alors une troisième fois »⁶.

Nous voyons qu'il y a triple immersion : au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. La seule différence par rapport à notre rite actuel est que la confession, la proclamation du « credo », au lieu de se faire d'un trait avant la triple immersion du baptisé, se fait alors en trois parties.

3. Coutumes liturgiques du III^e siècle

Saint Hyppolite va également nous donner des descriptions de certaines autres coutumes chrétiennes de l'époque, en particulier de ce que l'on appelle « le chant du Lucernaire », ce chant que nous chantons encore aujourd'hui aux vêpres et qui est déjà chanté dans l'Église de Rome au début du III^e siècle :

« Ayant terminé la durée de ce jour, parvenus à la lisière de la nuit, rassasiés par la lumière du jour que Tu créas pour notre joie, maintenant que nous ne manquons pas de la lumière du soir, nous Te sanctifions et Te glorifions par ton Fils unique notre Seigneur Jésus Christ. »⁷ C'est presque mot pour mot le chant que nous chantons aujourd'hui encore.

Saint Hyppolite nous cite aussi les heures de la prière : à la troisième heure, à la sixième heure, à la neuvième heure, puis la louange nocturne⁶.

Il cite encore, dans la première partie de son livre, les prières par lesquelles on ordonne un évêque en lui imposant les mains⁷.

Il parle en outre du signe de la croix : « En tout temps, empresse-toi de te signer dignement le front car ce signe manifeste la Passion qui s'oppose au diable. Et si on le fait avec foi, non pour être vu des hommes mais en sachant l'utiliser comme une cuirasse, l'adversaire, voyant la force de l'Esprit qui vient du cœur, s'enfuit dès qu'on montre extérieurement la ressemblance spirituelle. »⁸ Nous voyons que le signe de la croix remonte aux origines du christianisme.

Saint Hyppolite conclut : « Si donc l'on reçoit ces instructions avec grâce et foi droite, elles procurent à l'Église édification et aux croyants vie éternelle. Bien-aimés, si nous avons omis quelque chose, Dieu le révélera à ceux qui en sont dignes. Il gouverne en effet la sainte Église pour qu'elle aborde au port de la paix. »⁹

Nous voyons chez Hyppolite de Rome cette continuité de la Tradition : à travers le temps et à travers l'espace, la même foi trinitaire, le même baptême, la même liturgie confessée et pratiquée dans l'unique Église sainte, catholique et apostolique du Christ.

NOTES

1. T. A. 4 .
2. Mt 16, 18.
3. T. A. 16.
4. T. A. 21.
5. T. A. 25.
6. T. A. 41.
7. T. A. 3.
8. T. A. 42.
9. T. A. 43.

ATHANASE D'ALEXANDRIE DE L'INCARNATION DU VERBE

Le traité de saint Athanase *De l'Incarnation du Verbe*, écrit vers l'an 335, est un classique dans la Tradition de l'Église orthodoxe. Il a joué un rôle si important,

les idées qu'il contient ont été si souvent reprises, que finalement on oublie souvent qu'elles ont été formulées pour la première fois – d'une façon d'ailleurs souvent touffue et confuse – par saint Athanase. Il essaie de nous expliquer pourquoi il était nécessaire que le Verbe s'incarne, pourquoi il était nécessaire que « le Fils unique et Verbe de Dieu », « vrai Dieu de vrai Dieu, consubstantiel au Père, par qui tout a été fait », celui par qui Dieu a tout créé et qui Lui-même n'a pas été créé, devienne homme et qu'il prenne chair du Saint Esprit et de la Vierge Marie. C'est-à-dire le pourquoi de l'essentiel du « mystère du Christ », pour parler comme saint Paul, le pourquoi de l'essentiel de notre foi chrétienne.

Dieu se fait connaître en s'incarnant

Saint Athanase nous rappelle d'abord qu'il était nécessaire que le Verbe s'incarne pour faire connaître Dieu car la création de l'homme n'aurait pas de sens si la créature ne connaissait pas son Créateur. Or malheureusement la créature, qui aurait pu connaître Dieu en regardant l'image de Dieu en elle-même, ne pouvait plus avoir recours à ce moyen car elle avait souillé, estompé l'image de Dieu en elle, en s'éloignant de Dieu et en lui désobéissant. L'homme ne pouvait même plus retrouver les traces de Dieu dans la création, car au lieu de lever les yeux vers le ciel, vers les étoiles, vers toutes les beautés de la création, il s'était mis dans son péché à diviniser l'homme coupé de Dieu, à adorer les choses et les idoles. Voilà donc que l'homme pécheur, l'homme coupé de Dieu, ne pouvait plus connaître Dieu et c'est alors que Dieu, dans sa bonté, s'est fait connaître Lui-même en s'incarnant¹.

Nous oublions peut-être trop aujourd'hui que la connaissance de Dieu est le but fondamental de la vie ! L'homme est fait pour connaître son Créateur. L'homme n'est pas fait simplement pour posséder des choses, il est fait pour contempler le Dieu d'avant tous les siècles, le Créateur du ciel et de la terre, le Dieu amour, le Dieu infini. L'homme est fait pour l'infini. L'homme est fait pour Dieu et on ne peut pas aimer quelqu'un que l'on ne connaît pas. Pour aimer Dieu, il faut d'abord le connaître. Et voici que Dieu se fait connaître par son Fils ! C'est le premier but de l'Incarnation, mais c'est loin d'être le seul.

Restaurer l'homme dans sa beauté

L'image de Dieu en l'homme, comme nous l'avons dit, avait été souillée, estompée par le péché et cela risquait de faire avorter, si l'on peut dire, le but même de la création de l'homme. Car lorsque l'homme abîme, caricature l'image de Dieu en lui, lorsqu'au lieu d'être vraiment un homme à l'image de Dieu, il devient une caricature de Dieu et finalement une caricature d'homme : c'est tout le plan de Dieu qui est abîmé, qui est gâché. Le Créateur qui aime sa créature a voulu la restaurer dans son antique beauté et, par conséquent, Il a réimprimé l'image du modèle dans sa créature. En se faisant homme, le modèle selon lequel l'homme avait été créé, le Verbe divin, reprend contact avec sa créature. L'image de Dieu en l'homme, estompée, abîmée, est réimprimée par l'Incarnation².

L'Incarnation est, en quelque sorte, le coup de tampon que le modèle divin donne à l'impression, donne à l'image abîmée pour la restaurer, de sorte que le

Dieu fait homme est le nouvel Adam, Adam rétabli dans sa beauté primitive, à nouveau capable de trouver en lui l'image de son Créateur. Dieu est une fois de plus uni à l'homme. Le lien, le contact étroit entre le Créateur et la créature est rétabli.

Mais pour que cela se fasse, il fallait que l'homme soit libéré de celui qui avait pouvoir de mort sur lui. L'homme s'était vendu au péché, il s'était vendu à la mort, au Malin, en devenant esclave des passions, esclave des idoles, esclave de la magie. Saint Athanase insiste beaucoup sur cet esclavage de la magie et des superstitions. Il fallait libérer l'homme de l'idolâtrie et de la mort. Pour cela, il fallait payer une rançon à la mort et au Malin. Cette rançon, c'est le Christ qui va la payer, au nom de tous les hommes, pour nous libérer du tyran qui nous asservissait.

Voilà peut-être l'aspect du livre de saint Athanase qui est le moins approfondi. Ce mystère – car c'est bien un mystère – de la rédemption, du rachat de l'homme de l'emprise de Satan, demeure impénétrable, même après avoir lu le texte de saint Athanase. Comment par sa mort, le Christ libère l'homme de l'emprise de la mort, comment Il paie la dette de l'homme envers le pouvoir de mort du Malin, cela demeure – et demeurera peut-être toujours – assez mystérieux. Ce n'est pas pour rien que l'on parle du mystère de la rédemption.

Mais le fait est là : l'homme était devenu esclave, esclave de ses passions, esclave de ses idoles, esclave du Malin (on retrouve cela dans une expression courante : « C'est plus fort que moi »). L'homme avait perdu sa liberté. L'homme idolâtre, l'homme passionné, l'homme qui a pour dieux Aphrodite et Bacchus était un esclave et pour le libérer, il fallait payer une rançon. C'est le Christ qui paie cette rançon au démon, à notre place. C'est le deuxième aspect du mystère de l'Incarnation³.

Une Église de ressuscités

Puis saint Athanase s'appesantit longuement sur le troisième aspect, très lié d'ailleurs au second. Le Christ, le Verbe, en s'incarnant, va nous libérer de la mort et de l'emprise de la mort. En mourant comme nous dans son corps d'homme, le Verbe immortel va triompher de la mort. Si en effet le Seigneur Jésus Christ, par toutes les œuvres de sa vie, s'est manifesté comme Dieu, comme Verbe, lorsqu'Il va mourir dans son corps d'homme, Il demeurera évidemment immortel et impassible. Par conséquent, en mourant comme nous, Il va nous permettre de ressusciter comme Lui.

Cela est devenu un lieu commun de la foi orthodoxe, de toutes les liturgies orthodoxes, tellement familier que nous en perdons parfois l'immense reconnaissance. Le Christ nous libère de la mort, le Verbe divin, en mourant dans son corps d'homme (Saint Athanase n'utilise pas encore le mot « nature », il utilise le mot « corps »), triomphe de la mort, à tel point que les disciples du Ressuscité n'ont plus peur de la mort. Saint Athanase cite l'exemple de cette multitude de martyrs qui est encore si proche de lui, puisqu'à l'époque où il écrit, il y a à peine une ou deux décades que les persécutions ont cessé. Il n'a donc aucun mal à invoquer le témoignage de tous ces martyrs qui couraient joyeusement à la mort et

qui prouvaient ainsi qu'elle était vaincue, puisqu'ils ne la craignaient point. Le Seigneur Jésus, qui les avaient libérés de la mort, était bel et bien un vivant, puisque c'était à cause de Lui et par Lui qu'ils méprisaient la mort. Par conséquent, pour eux, il n'y avait plus de mort.

Saint Athanase invoque la foi, le mode de vie de tous les chrétiens pour prouver la Résurrection du Christ. Oui, l'argument est étonnant et il pouvait s'en servir à l'époque. Le mépris de la mort affiché par ses contemporains chrétiens était bel et bien une preuve de la Résurrection du Christ. Puisque le Christ les avait ressuscités, c'est que Lui-même était ressuscité. L'Église était bel et bien une église de ressuscités. Elle l'est encore, mais elle n'est malheureusement pas que cela. L'Église est faite pour les malades, pour les porter, leur redonner confiance, leur redonner foi en la Résurrection⁴.

Nous devons être une Église de ressuscités. C'est dans la mesure où nous le serons que nous témoignerons vraiment de la Résurrection du Christ. Saint Athanase peut donc invoquer tous les Martin Luther King de son temps qui étaient des témoins vivants de la Résurrection du Christ.

Il n'a aucun mal aussi à insister sur la défaite de l'idolâtrie et des superstitions à son époque. Sans cesse, autour de lui, les gens renonçaient à suivre la Pythie de Delphes, les mages, les voyants et les voyantes pour se rallier au Christ et témoigner du triomphe du Christ sur l'idolâtrie et la magie. Voilà qu'aujourd'hui nous assistons à un retour de l'idolâtrie, des mages, des astrologues, des horoscopes et des superstitions. Parce que beaucoup ont perdu la foi en Christ, ils se mettent à nouveau à adorer les idoles dont saint Athanase célébrait la défaite. Ces dieux locaux, ces dieux qui étaient reconnus par un peuple particulier, étaient petit-à-petit remplacés par l'unique vrai Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui par sa victoire sur les idoles et sur le polythéisme manifestait la vérité, l'existence du Dieu vivant. Saint Athanase ajoute alors : « ...ce Dieu vivant annoncé et décrit par les prophètes. »

Comme saint Clément d'Alexandrie, comme saint Irénée de Lyon, comme tous les Pères des premiers siècles, saint Athanase se complait à citer les passages de l'Ancienne Alliance annonçant la Passion et la Résurrection du Verbe incarné. Le Verbe, qui parle par les prophètes, parle par la bouche de saint Athanase lorsqu'il cite les psaumes, Isaïe, David et qu'il voit avec émerveillement les traits du Verbe incarné décrits à l'avance par les prophètes : « Comment douter que Jésus est le Verbe lorsqu'on le voit contemplé à l'avance par les prophètes ? »⁵ Il termine son livre par un cri d'espérance, dans l'attente et l'espérance du retour du Seigneur qui vient.⁶

Nous voyons que tout cela est connu mais les vérités connues, lorsqu'on les a trop entendues, on n'y prête plus attention. Il est pourtant tellement important de revenir au centre de notre foi, de revenir à l'essentiel !

« Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne dieu. »

L'essentiel, saint Athanase le résume dans une phrase qui est restée célèbre :

« Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne dieu. » Cette phrase concernant la déification de l'homme grâce à l'Incarnation de Dieu, est dite en quelque sorte en passant, au tournant d'un paragraphe, on pourrait à peine la remarquer, et pourtant c'est elle qui va marquer toute la vie de l'Église.

Oui, le Verbe incorporel de Dieu a revêtu un corps et ainsi l'homme ne craint plus la mort ni la corruption : il a revêtu la vie et en Lui la corruption a disparu. Saint Athanase insiste beaucoup sur ce fait : lorsque le Dieu incorruptible revêt un corps, Il rend incorruptible notre corps corruptible et immortel notre corps mortel. Cela est capital ! Il nous donne la Vie éternelle en rendant nos corps incorruptibles. Nous vivons donc désormais dans l'attente de la résurrection. L'espérance de la résurrection des morts est solidement fondée sur la Résurrection du Christ. Et c'est en cela que la mort est vaincue !⁷

De même, nous dit saint Athanase : « Quand a-t-on commencé à fouler aux pieds l'art et l'enseignement de la magie sinon quand le Verbe divin s'est montré aux hommes ? Quand la sagesse des Grecs a-t-elle été révélée folie sinon quand le Verbe s'est incarné ? Ainsi donc, si le Sauveur n'est pas simplement un homme, ni un mage, ni un démon, mais que sa divinité a anéanti et obscurci les allégories des poètes, les imaginations des démons, la sagesse des Grecs, il est évident, et tous reconnaîtront, qu'Il est vraiment le Fils de Dieu, Verbe et Sagesse et Puissance du Père. »⁸

Il cite aussi cette phrase magnifique du prophète Isaïe nous rappelant que, dans les derniers temps, les hommes quitteront l'épée pour la remplacer par la charrue⁹. Il peut également, et ceci est assez remarquable, citer ses contemporains en exemple pour montrer que la prophétie s'est réalisée : « Les peuples, quand ils entendaient l'enseignement du Christ, aussitôt quittaient la guerre pour se tourner vers l'agriculture. Au lieu d'armer leurs mains de glaive, ils les étendent pour la prière. Bref, au lieu de se faire la guerre entre eux, ils s'arment contre le diable et les démons et triomphent d'eux par la tempérance et la vertu de l'âme. »¹⁰

Oui, à mesure que les barbares se convertissaient au Christ, les guerres cessaient. Malheureusement, depuis, elles ont repris. Elles ont recommencé parce que notre foi a flanché.

Voici donc la phrase célèbre : « Le Verbe s'est fait homme pour que nous devenions dieu ! Il s'est rendu visible en son corps pour que nous nous fassions une idée du Père invisible. Il a supporté les outrages des hommes afin que nous ayons part à l'immortalité. »¹¹

C'est tout le mouvement que Jacob, dans son rêve, contemplait sur l'échelle qui reliait son côté au ciel, où il voyait les anges qui montaient et qui descendaient tandis que Quelqu'un, en haut de l'échelle, s'apprêtait à descendre.¹² Lorsque le Verbe descendra de l'échelle – qui représente la Vierge Marie – pour s'incarner dans la descendance de Jacob, les hommes pourront commencer à gravir l'échelle qui les mènera vers Dieu.

Lorsque Dieu se fait homme et se rend visible, l'homme commence à participer à la nature de Dieu. C'est le langage de saint Pierre dans son épître¹³,

brutalement résumée, si l'on peut dire, par saint Athanase : Il « s'est fait homme pour que nous devenions dieu. » Voilà la destinée de l'homme : Dieu est venu vers nous pour que nous puissions nous unir à Lui, pour que nous puissions communier à Dieu. C'est la raison d'être de la vie humaine : participer à la nature même de Dieu !

NOTES

1. I. V. 8-10.
2. I. V. 13.
3. I. V. 20-26.
4. I. V. 27-32.
5. I. V. 33-40.
6. I. V. 56.
7. I. V. 9.
8. I. V. 46.
9. Cf. Is 2, 4.
10. I. V. 52.
11. I. V. 54.
12. Cf. Gn 28, 10-16.
13. Cf. 2 P 1, 4.

LA FOI ORTHODOXE CHEZ LES PÈRES DES PREMIERS SIÈCLES

Saint Clément de Rome (vers 85), saint Ignace d'Antioche (entre 95 et 100), saint Justin de Rome (vers 150), saint Hyppolite de Rome (au début du III^e siècle), saint Athanase d'Alexandrie (à la fin du III^e siècle) : telles sont les grandes figures de la période des persécutions. Cette période précède l'avènement de Constantin le Grand, dont le règne sera marqué par la libération de l'Église et aboutira, en 325, au premier concile œcuménique, ardemment préparé par les écrits de saint Athanase le Grand.

Continuité de l'Ancien et du Nouveau Testament

Une première idée qui apparaît chez tous ces Pères – et particulièrement chez saint Irénée de Lyon – c'est la continuité entre l'Ancien Testament et la Nouvelle Alliance. Les Pères insistent fortement sur le fait qu'il s'agit de la même Parole de Dieu, du même Verbe, de la même Personne du Fils qui s'exprimait à travers Moïse et les prophètes et qui s'exprimera ensuite par la bouche du Verbe incarné, par la bouche du Seigneur Jésus.

N'oublions pas en effet que, lorsque les premiers Pères écrivent, les livres du Nouveau Testament n'ont pas encore été regroupés en un recueil unique. Ils n'ont pas encore constitué ce que l'on appellera au tout début du III^e siècle le canon du Nouveau Testament. Ces écrits, composés pendant la deuxième moitié du I^{er} siècle, entre l'an 50 et l'an 100, ne constituent pas encore un recueil global comme l'Ancien Testament.

Et tout naturellement, quand les premiers Pères citent des textes précis, avec référence, ce sont encore les textes de l'Ancien Testament. Cela leur donne l'occasion de souligner cette continuité entre l'Ancien et le Nouveau Testament, entre les prophètes d'Israël et le Christ, entre l'histoire d'Israël et l'histoire de l'Église. Ils soutiennent cette continuité contre les hérétiques gnostiques qui veulent opposer le Dieu de l'Ancien Testament au Père de Jésus Christ, le Dieu de justice de l'Ancien Testament, le Dieu créateur, au Dieu d'amour du Nouveau, comme si le Dieu de l'Ancien Testament n'était pas déjà le Dieu d'amour. L'Église ne cessera, à travers les siècles, de proclamer cela. C'est là un élément essentiel de la foi orthodoxe, de la connaissance de l'orthodoxie. Ce que l'Église vit, ce que les prophètes ont vu à l'avance, ce que Jésus Christ a révélé, c'est la même Parole de Dieu. Unité de l'Ancien Testament, du Nouveau Testament et de l'enseignement de l'Église : voilà le premier point qui permettra de définir l'orthodoxie de l'Église.

Jésus est le Verbe coéternel au Père

Le deuxième point qui revient sans cesse et qui constituera l'essentiel de ce que l'on appelle la foi de Nicée, c'est-à-dire le symbole de foi tel qu'il sera proclamé par le premier concile œcuménique, c'est l'existence éternelle de la Personne du Verbe.

L'Église des deux premiers siècles cherchera sans cesse à répondre à la question : qui est Jésus ? Et elle répondra avec saint Jean, avec saint Paul, avec les apôtres, avec l'Église d'aujourd'hui : la Personne qui se cache derrière la nature humaine du Seigneur Jésus est la Personne éternelle du Verbe, du Fils, de celui qui était depuis le commencement auprès de Dieu, de celui qui est Dieu. C'est ce que le Credo de Nicée proclamera hautement : « ...vrai Dieu de vrai Dieu, engendré, non créé, consubstantiel au Père, par qui tout a été fait. »

L'affirmation que le Fils est le Créateur, qu'Il est le vrai Dieu du vrai Dieu, qu'Il est consubstantiel au Père, c'est-à-dire qu'Il est le même Dieu que le Père – affirmation déjà formulée par saint Pierre – constitue la pierre sur laquelle l'Église sera fondée. La Personne de Jésus est la Personne du Verbe coéternel. Jésus est le Créateur et Thomas avait raison de Lui dire : « Mon Seigneur et mon Dieu »¹. Saint Jean avait raison d'écrire : « Au début, Il était auprès de Dieu et Il était Dieu »². Saint Paul avait raison de dire : « En Lui habita corporellement toute la plénitude de la Divinité »³. Jésus Lui-même avait raison de proclamer, comme nous le rapporte saint Jean : « Je suis dans le Père et le Père est en Moi. Celui qui M'a vu a vu le Père. »⁴ Cette foi en la Personne éternelle du Verbe, en la deuxième Personne de la Sainte Trinité, sera sans cesse affirmée et réaffirmée par les Pères apostoliques, par saint Irénée de Lyon, par saint Athanase d'Alexandrie, par l'unanimité des Pères de

l'Église, avant d'être hautement proclamée dans le symbole de foi, dans le Credo de Nicée. Cette foi demeure la pierre fondamentale de l'Église jusqu'à nos jours.

Réalité du salut par l'Incarnation du Verbe

Il s'ensuit un troisième point intimement lié aux deux premiers : c'est que le Verbe s'est fait chair, que la Parole s'est faite chair, que le Fils éternel du Père éternel est vraiment devenu homme, qu'Il a assumé la totalité de la nature humaine pour la sauver. Cette réalité de l'Incarnation, cette réalité de la chair du Christ, que l'on peut appeler la chair de Dieu, sera fortement soulignée par tous les Pères. Réalité de la Personne du Verbe mais aussi réalité de l'Incarnation du Verbe : c'est parce que le Verbe s'est fait chair, parce que le Fils de Dieu s'est fait fils de la Vierge, c'est parce que le Fils de Dieu s'est fait fils de l'homme, qu'Il sauve les hommes en unissant l'humanité à la Divinité, en reliant à nouveau l'homme coupé de Dieu à son Créateur.

C'est grâce à cette union du Verbe à la chair humaine que finalement le Dieu fait chair défie l'homme, selon la forte parole de saint Athanase : Dieu s'est fait homme pour que l'homme puisse participer à la nature divine, puisse devenir dieu, entrer dans l'intimité de la divine Trinité.

Réalité du mystère eucharistique

Le quatrième point est lié au troisième. Puisque le Verbe s'est vraiment fait chair, puisque la chair du Christ est vraiment la chair de Dieu, ce mystère est exprimé dans le mystère eucharistique, dans le pain venu du ciel, dans le pain de la communion. Et nous avons pu remarquer déjà chez saint Ignace d'Antioche, vers l'an 110, cette affirmation très forte et très réaliste de la foi eucharistique, qui sera reprise par saint Justin en 155, par saint Hyppolite de Rome et par toute la Tradition liturgique de l'Église.

Oui, le pain de la communion est vraiment, est réellement le corps et la chair que le Fils de Dieu a assumés de la Vierge, Lui qui est mort sur la Croix, qui est ressuscité des morts, qui est assis à la droite du Père, qui reviendra avec gloire juger les vivants et les morts dans sa chair. C'est cette chair que nous recevons lorsqu'Il nous dit : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » Ce réalisme eucharistique traverse toute la Tradition patristique depuis la génération des Pères apostoliques jusqu'à nos jours. Ainsi, ceux qui voudraient donner un sens purement symbolique au mystère eucharistique devront reconnaître qu'ils sont en contradiction avec la foi de l'Église primitive des trois premiers siècles.

La Tradition de l'Église, fidélité dans la créativité

Enfin, ce qui n'est pas sans rapport avec ce qui précède, l'unité visible de l'Église à travers l'espace et à travers le temps sera assurée, dès la fin de l'époque apostolique, par l'institution épiscopale.

Nous avons vu saint Ignace d'Antioche affirmer très fortement – peut-être plus fortement que cela ne sera jamais fait dans l'Église postérieure – l'autorité de l'évêque sur l'Église locale, ayant comme fonction d'assurer la continuité – non seulement matérielle mais aussi de l'enseignement apostolique – et de relier les

Églises entre elles. Cette affirmation de l'institution épiscopale, si puissamment soulignée par saint Ignace d'Antioche, sera reprise avec tout autant d'insistance par saint Irénée de Lyon. L'évêque apparaît dans les écrits de ce dernier comme le témoin par excellence de la Tradition apostolique, celui qui transmet ce qu'il a reçu de ses prédécesseurs, qui assure la continuité entre l'Église d'aujourd'hui et l'Église d'hier, entre l'Église d'ici et l'Église d'autre part. Il garantit le lien d'unité de l'Église locale d'aujourd'hui avec les apôtres qui l'ont fondée et avec toutes les autres Églises locales.

De siècle en siècle, la Tradition apostolique sera maintenue, chaque fois avec une langue nouvelle, avec une terminologie nouvelle adaptée à chaque époque, et pourtant ce sera toujours le même enseignement. Évidemment, l'homme d'aujourd'hui ne parle pas de la même façon que saint Paul, saint Jean ou saint Marc, qui ne parlaient pas d'ailleurs les uns et les autres de la même façon. Selon qu'ils s'adressaient à des Grecs ou à des Juifs, leur langue et leur vocabulaire étaient différents.

Il en sera de même à travers les siècles : l'homme d'aujourd'hui ne se sert pas de la même langue que l'homme du I^{er} siècle et cependant l'enseignement des apôtres, la vie du Christ ressuscité dans l'Église, le souffle de l'Esprit Saint animant, gonflant les voiles de l'arche de l'Église, sont toujours les mêmes. Le même Christ, le même Saint Esprit, la même divine Trinité, la même Église à travers les siècles. Mais cette continuité s'exprimera chaque fois de façon nouvelle, c'est pourquoi saint Papias, un Père apostolique du II^e siècle, disait de l'Église qu'elle est une jeune femme aux cheveux blancs, toujours jeune et cependant ô combien ancienne, mais toujours la même. Ses cheveux blanchissent mais son visage reste toujours jeune : la jeunesse de l'Église est éternelle.

Olivier Clément a raison d'affirmer que la Tradition de l'Église est la fidélité dans la créativité, ou inversement : de nouvelles formes, un nouveau vocabulaire et cependant toujours la même Personne, le même Christ, le même Saint Esprit, le même Père, le même Dieu en trois Personnes, le même corps. Car l'Église est un seul corps, celui du Christ, ce corps est la chair de Dieu, toujours semblable à travers sa croissance.

L'Église était encore un petit enfant à l'époque des apôtres ou de saint Ignace d'Antioche. Elle a deux mille ans d'existence aujourd'hui, mais c'est le même corps du même Christ, c'est la même chair du même Dieu. L'Église est une, sainte, catholique et apostolique de siècle en siècle et c'est justement l'orthodoxie de sa foi qui assure sa continuité et son unité. C'est en étudiant le visage de l'Église de siècle en siècle, en étudiant les écrits des Pères et ceux des conciles que nous allons à la découverte de la connaissance de l'orthodoxie.

La foi chrétienne n'est jamais démodée

L'orthodoxie ne se définit pas par la sociologie des Églises orthodoxes d'aujourd'hui. L'orthodoxie se définit par la foi des Pères de siècle en siècle, toujours la même, qui demeure la foi des Églises orthodoxes d'aujourd'hui, mais qui était déjà la foi des apôtres. Ce que les prophètes ont vu, ce que les apôtres ont

enseigné, ce que l'Église a vécu, le Christ notre vrai Dieu, voilà ce que nous enseignons. Telle est la foi des Pères, telle est la foi des orthodoxes⁵. C'est cette permanence de la Parole de Dieu depuis l'époque de Moïse jusqu'à nos jours qui définit la foi orthodoxe et qui fait l'unité de l'Église. Et notre rôle consiste à essayer d'exprimer cette permanence de la foi, cette unité de la foi dans la communion du Saint Esprit, dans tous les lieux et en tous les temps, cela sans jamais être en contradiction avec la modernité.

C'est cela la merveille de l'Église. Parce que le Verbe est éternel et parce qu'Il s'incarne en même temps dans une nature humaine, dans une réalité humaine en permanente évolution, tout en étant toujours le même Verbe, la foi chrétienne et l'Église peuvent s'adapter à toute modernité.

La foi chrétienne n'est jamais démodée, parce que c'est la même foi et la même Parole qui s'incarne à chaque époque, dans chaque réalité locale, dans chaque réalité nouvelle. La chair de Dieu prend en quelque sorte le vêtement de chaque époque et le Marseille du XX^e siècle est un lieu tout aussi valable que le Smyrne, ou la Rome ou la Jérusalem du I^{er} siècle. Il n'y a pas de lieu privilégié pour l'Église car « le ciel et la terre passeront mais ma Parole ne passera point » a dit le Christ. C'est parce que le Verbe s'est incarné et s'incarne dans l'Église qui est son corps – dans l'Église d'aujourd'hui autant que dans l'Église du I^{er} siècle, qui est la même Église – c'est parce que le Verbe s'incarne véritablement qu'Il revêt toujours le vêtement de la modernité de chaque époque tout en étant toujours le même Verbe, la même Parole de Dieu, la même révélation du Père. C'est toujours le Fils qui nous fait connaître le Père et c'est toujours la lumière du même Esprit qui éclaire le visage du même Fils pour nous faire connaître le même Père, auquel reviennent gloire et adoration avec le Fils et le Saint Esprit dans les siècles des siècles !

NOTES

1. Jn 20, 28.

2. Jn 1, 1.

3. Col 2, 9.

4. Cf. Jn 14, 9-10.

5. Cf. Synodikon du 7^e concile œcuménique, lu le premier dimanche de Carême.

6. Mc 13, 31.